



Albert Baertsoen, Rue de Bruges, huile sur toile : 48 x 78 cm. Bibliothèque Royale de Belgique, Archives et Musée de la Littérature, Fonds Rodenbach (objets), © Dominique Rodenbach.

## PARIS ET LES PETITES PATRIES<sup>1</sup>

«Les mots fuient la chambre d'auberge», disait Th. Gautier, qui ne pouvait travailler qu'à Paris.

Est-ce que les idées, les images, les formes littéraires sont donc fleurs de serre, végétations tropicales, cactus et sensitives, pour qu'elles éclosent surtout dans cette atmosphère factice et mal aérée des appartements de la grande ville ? Qu'est-ce donc qui passe par les vitres, même pour les sédentaires et les plus solitaires, et leur apporte on ne sait quoi qui chauffe, travaille la cervelle, y fait lever les germes endormis, éveille mille abeilles soudain frémissantes comme celles de l'Écriture dans la gueule du lion ? Les vitres qu'on croyait l'obstacle, sont plutôt un aimant et un piège, car elles absorbent en elles, pour les propager jusqu'à nous, tous les cris de Paris en travail, les odeurs de sexe et de gaz, la fièvre féconde des rues, les électricités et les phosphorescences que roulent les passants - car Paris est un océan et il en émane pour l'art un air généreux, balsamique ; et ne sont-ce pas

des algues flottantes et des goémons amers, ces belles chevelures de femmes qu'on voit flotter sur les houles de la foule ? On sait la bonne influence du voisinage de la mer pour ceux qui, comme disait Michelet, éprouvent une certaine difficulté de vivre. Or, l'œuvre d'art est aussi un organisme ; ailleurs elle vivrait peut-être, mais rachitique ; tandis que cette mer qu'est Paris va la faire bénéficier de ses propres forces vitales, de son rythme, de ses splendeurs sous-marines et de l'infini qui est en elle.

Cette puissance vivifiante d'une capitale pour la production artistique explique seule la centralisation qui, de plus en plus, dépossède, dénude la province, où quelques rares artistes persévèrent et vite s'étiolent dans une inclémence d'air. Est-ce qu'on continuerait le jeu de crier haut dans une grotte sans écho, tandis que toutes les stalactites du silence vous menacent déjà de leurs poignards nus ?

C'est pourquoi il n'y a guère de grands écrivains, de grands artistes dans les départements. Lyon, peut-être, nommera Soulyard, mais ce poète de sonnets nous paraît avoir un style étriqué, besogneux, une inspiration bien provinciale, dans le sens fâcheux du terme. Il n'y a vraiment à excepter que Mistral, qui est de la haute race, lui, fort et ingénu, et passa toute sa vie dans la retraite ensoleillée de son village de Maillane ; mais lui, devait rester en communication avec ses paysages nats, puisque c'est leur langue qu'il veut s'assimiler, élever jusqu'à l'art et introduire dans l'Eternité du Livre. Il a besoin de ne pas quitter ses modèles, de rester sur place pour vendanger ces fragiles vignes provençales qui dépériraient dans tout autre terrain. Son cas est spécial. Sans compter que dans sa poésie du Midi, primitive et pastorale, il y a, suppléant au reste, la vertu du soleil. Mais pour les autres, l'instinct les avertit, et vite ils viennent assurer leur floraison dans la serre chaude qu'est Paris. C'est ainsi qu'on doit expliquer cette nécessité de l'air de Paris, même pour d'autres que les écrivains dont l'œuvre s'emploie surtout à noter les mœurs, les passions, les caractères, les paysages de la grande ville. Quant à ceux-ci, c'est immanquable et tout logique. Chaque journée, chaque promenade, chaque conversation les documentent, les enrichissent. Des romanciers tels que M. de Goncourt, M. Huysmans doivent vivre à Paris, comme un paysan vit sur son champ. Même un poète comme Baudelaire n'aurait pas écrit *les Fleurs du Mal* s'il n'avait, durant des années, saisi dans les rues, au passage, la douleur, la luxure, la lésine, le maquillage des visages, le maquillage des ciels, des tableaux et des musiques militaires, des chiffons, des nerfs, du sang, des couteaux d'assassins, des couronnes de rois en

fuite, tout ce qui ne s'entasse que dans l'énorme capitale et qu'il a ramassé, jeté pêle-mêle dans la cuve satanique de son œuvre pour le sabbat des siècles !

Mais ce contact avec Paris n'est pas indispensable seulement aux romanciers ou aux poètes parisiens. Gautier, nous l'avons dit, se sentait dépourvu dans les chambres d'auberge ; et cependant son œuvre s'expatriait d'ordinaire, volontiers exotique, s'évertuant à un Voyage en Espagne, livre bariolé et capiteux comme un combat de taureaux ; ou encore au *Roman de la Momie*, reconstitution divinatoire de l'Égypte où l'artiste, autour d'une histoire quelconque (cadavre tout proche du néant), enroula assez d'impeccables bandelettes de style pour la sauver et l'éterniser dans le musée de nos mémoires.

Pourtant, il ne pouvait, lui aussi, travailler ces fantaisies étrangères qu'à Paris.

C'est ce qui explique le cas plus curieux encore et d'apparence plus invraisemblable de ceux qu'on a appelé les écrivains du clocher et qui, eux-mêmes, ont besoin de vivre également à Paris.

Comment ! leur œuvre consiste à célébrer, à exprimer leur «petite patrie» et au lieu d'y résider, de la copier, de la peindre d'après nature, ils s'en viennent à Paris. Mais leur mémoire est donc bien fidèle ; et ils ne se défont pas de l'absence ?

C'est le cas pour Brizeux, par exemple, le doux poète de la Bretagne. Son pays était intact encore quand il imagina d'en être le barde français. Et autour du presbytère d'Arzano, autour du cimetière de la paroisse où les tombes chavirent dans les fleurs, les coiffes authentiques des Bretonnes, les cheveux, immenses et qui les faisaient ressembler à des arbres, des Bretons,

<sup>1</sup> Article de Georges Rodenbach repris dans *Evocations*, La Renaissance du Livre, Bruxelles, 1924, pp. 128-139

flottaient encore. Et Marie, elle-même, la petite paroissienne, la petite amante de la quinzisième année, portait la stricte coiffe aussi, les étoffes brodées, les souliers aux boucles d'argent, les médailles bénites achetées aux Pardons. Comment s'exiler de tout cela ? Comment s'exiler surtout du giron de sa bonne mère, dont il a raconté le profond désespoir dans cette dernière promenade au long des remparts de Lorient, la veille de son départ, quand elle cherchait à le retenir :

*J'en ai pour tous ces mois d'octobre, et de novembre, Mon fils, à te chercher partout, de chambre en chambre...*

N'aurait-il pas pu faire son œuvre de poète là-bas, auprès d'elle, dans le pays même qu'il allait célébrer ? Pourquoi, à tout prix, se rendre à Paris, puisque c'est la Bretagne qu'il voulait peindre ?

Le même cas se retrouve pour Barbey d'Aurevilly. Pourquoi cet humble logis de la rue Rousselet, où il vécut si modestement, était-il le meilleur endroit de pensée et de travail pour lui, alors qu'il n'évoqua dans ses prestigieux romans que des faits, des actes, des souvenirs, des paysages de sa « petite patrie » qui était pour lui la grande et la seule ? Chouan des lettres, il demeurerait contemporain de ses pareils qui luttèrent jusqu'au bout. Il se mirait moins dans la glace pauvre de son appartement que dans ces grands étangs de Normandie miroitant à chaque page de *Ce qui ne meurt pas*, et qui étaient les seuls miroirs à la mesure de son visage. C'est qu'il ne vivait que dans cette Normandie et dans cette Bretagne ancestrales dont toute son œuvre est faite. Pourquoi alors cette nécessité d'habiter Paris ?

C'est que, outre l'électricité vivifiante de Paris, dont nous parlions tantôt, ceux qui sont des écrivains régionaux y trouvent encore un avantage spécial : Paris donne le recul, crée la nostalgie. Or,

on peut dire de tout art qu'il provient d'une nostalgie, du désir de vaincre l'absence, de faire se survivre et de conserver pour soi ce qui bientôt sera loin ou ne sera plus. C'est ce que M. J.-H. Rosny a si bien compris dans son admirable roman *Vamireh* où l'homme primitif se met à graver, avec ses instruments de silex, sur l'ivoire d'une dent de fauve, une renoncule de la rive, parce que le soir tombe, que l'ombre va l'incorporer et que lui-même, obligé de dériver au fil du fleuve, entend du moins en emporter le profil avec lui. Ainsi l'art naît. Et jamais il n'aurait songé à graver la belle fleur s'il avait continué à demeurer auprès d'elle. N'avons-nous pas une autre preuve symbolique qu'il faut rapporter tout art à une nostalgie, dans la jolie légende grecque sur l'invention du portrait : la fille du potier Dibutade de Syciône, faisait un soir ses adieux à son fiancé partant pour la guerre. A la lueur d'une torche, la silhouette du jeune homme se reproduisait sur le mur blanc. La fiancée, à ce moment, eut l'idée d'y fixer les contours de la chère image. Et Dibutade, les remplissant d'argile, en fit plus tard un bas-relief. Ici encore l'art naquit de la séparation.

C'est le cas des écrivains de petite patrie, qui s'en viennent à Paris. S'ils étaient restés là-bas, dans leur terre natale, peut-être n'auraient-ils rien écrit sur des paysages et des atmosphères auxquels ils avaient part. Ils auraient, eux aussi, à leur insu, collaboré à cette vie locale. Donc ils l'auraient vécue. Pour s'en être éloignés, voici maintenant qu'ils la rêvent, qu'ils l'imaginent et, ne la voyant plus, qu'ils la ressuscitent sur le papier. De la même manière, un amant, qui est poète, ne fait des vers qu'après l'amour, la rupture venue. Tel Musset, écrivant ses *Nuits*, à la suite de la trahison de Georges Sand. Auparavant, on vit l'amour. Après, on le songe,

on le regrette ; et c'est ici que l'art commence...

Les écrivains de petite patrie obéissent au même phénomène quand ils ont besoin, pour la transposer en art, de la quitter et s'assignent le recul fécond, l'exil fiévreux de Paris afin de la bien exprimer, toute ressemblante encore qu'idéalisée par l'embellie et le lunaire éclairage de l'absence.

Nous-même, n'en avons-nous pas fait la personnelle expérience ? C'est après avoir délaissé notre Flandre natale, notre Flandre d'enfance et d'adolescence pour venir définitivement nous fixer à Paris que nous nous mîmes à écrire des vers et des proses qui en étaient le rappel.

Et maintenant, nous avons plaisir, parfois, à reconstituer la manigance, à recomposer comment l'événement advint et la soudaine orientation de nos rêves d'art à ne plus évoquer que cette Flandre.

Qui peut se vanter d'échapper au mal du pays ? L'absence a des philtres subtils. D'autant plus que le pays est aussi le passé, les chambres de l'enfance où dorment, dans les miroirs, les visages d'aïeules mortes, où fume la cassolette d'encens de la première ferveur.

Ainsi les souvenirs d'enfance, si obstinés et si attendrissants reviennent avec ceux du pays. On croyait pouvoir oublier facilement son pays, on ne peut pas oublier son enfance. Et parfois, dans la vacuité du dimanche parisien, il nous semblait nous revoir, tout petit dans une ville plus morte. Les cloches qu'on n'entend pas ici, les jours ordinaires, à cause de la rumeur des passants, du fracas des voitures, arrivaient distinctes, cette fois encore un peu vagues et comme exténuées

d'absence. N'étaient-ce pas les cloches du passé cheminant jusqu'à nous du bout de l'horizon ? Son récupéré des cloches flamandes, tristesse des cloches de cette Bruges-la-Morte originelle qui, à la même heure tintaient pareillement ! Et soudain toute la Ville s'évoquait : les rues noyées de brume en ce dimanche orieux, de rares passants, quelques béguines rapides s'en venant d'un salut de paroisse, les maisons à pignons, les quais déserts, les tours enguirlandées d'un vol de corneilles noires, les fumées incolores au-dessus des toits, les canaux dont l'eau inerte s'orne de beaux reflets, vie somnambulique et sous-marine, maquillage délayé des Ophélie ! Alors, tel que *Vamireh*<sup>2</sup> gravant la renoncule cueillie, c'est-à-dire presque quittée ; tel que la fille de Dibutade arrêtant le profil du fiancé parti, nous nous mîmes comme machinalement à tracer des mots, des rythmes, des images, des livres qui fussent la ressemblance de la petite patrie, cette petite patrie de la Flandre que nous n'avons recrée et ressuscitée pour nous, dans le mensonge de l'art, qu'à cause précisément du recul et de la nostalgie de Paris. C'est ainsi. On n'aime bien que ce qu'on n'a plus. Le propre d'un art un peu noble, c'est le rêve, et ce rêve ne va qu'à ce qui est loin, absent, disparu, hors d'atteinte. Pour bien aimer sa petite patrie, - car il faut qu'on aime ce qu'on va traduire en art, - le mieux est qu'on s'en éloigne, qu'on s'en exile à jamais, qu'on la perde dans la vaste absorption de Paris, afin qu'elle soit lointaine au point d'en sembler morte. Car il n'y a que les morts qu'on aime vraiment d'un invariable amour, anobli par l'absence éternelle, sans plus ni heurts, ni tiédeur, ni malentendus. Il n'y a que les morts qu'on puisse aimer toujours.

<sup>2</sup> Roman des frères Rosny